



Un soir je me reposais sur mon fauteuil, dans ma chambre, en pensant paresseusement à la condition de la femme indienne. Je ne sais pas si je me suis réellement endormie ou non. Mais autant qu'il m'en souvienne, j'étais bien éveillée. J'ai bien vu le ciel baigné du clair de lune, étincelant de milliers d'étoiles semblables à des diamants.

Soudain une femme se présenta devant moi. Je ne sais pas comment elle était entrée. Je la pris pour mon amie Sœur Sara.

« *Bonjour* » dit Sœur Sara. Je souris en moi-même car je savais que ce n'était point le matin mais une nuit étoilée. Pourtant je lui répondis « Comment allez-vous ? »

« Je vais bien merci. Voulez-vous bien venir jeter un coup d'œil sur notre jardin ? »

Je regardai la lune par la fenêtre ouverte et pensai qu'il n'y avait pas de mal à sortir à cette heure-ci. Les domestiques venaient de s'endormir et je pouvais faire une promenade agréable avec Sœur Sara.

Je me promenais avec Sœur Sara quand nous étions à Darjeeling. Plusieurs fois nous avons marché en nous donnant la main et causant agréablement dans le jardin botanique. Je croyais que Sœur Sara venait me chercher pour m'y emmener, j'acceptai avec volontiers son invitation et partis avec elle.

En marchant je découvris à ma grande surprise que c'était une belle matinée. La bourgade était bien réveillée et les rues animées d'une foule bruyante. Je me sentais très embarrassée en pensant que je marchais dans la rue en plein jour, mais on ne voyait aucun homme dans la rue.

Quelques passantes se moquèrent de moi. Quoique je ne comprisse pas leur langue, j'étais sûre qu'elles se moquaient de moi. Je demandai à mon amie, « Que disent-elles ? »

« *Les femmes disent que tu es très masculine.* »

« Masculine ? » dis-je « Que veulent-elles dire au fait ? »

« *Elles veulent dire que tu es timide et pudique comme les hommes.* »

« *Timide et pudique comme les hommes ?* » C'était une vraie plaisanterie. Je devins

très nerveuse quand je découvris que ma compagne n'était point Sœur Sara mais une étrangère. Quelle sottise avais-je été de prendre cette femme pour ma chère amie de longue date, Sœur Sara.

Elle sentit mes doigts trembler dans sa main, car nous marchions main dans la main.

« *Qu'y a-t-il ma chère ?* » dit-elle affectueusement. « Je me sens un peu gênée » dis-je en m'excusant. « Comme femme respectueuse du purdah, je n'ai pas l'habitude de marcher exposée aux regards. »

« *Sois sans crainte, tu ne croiseras pas un homme ici. Ici c'est le royaume des Femmes, libre de péché et de péril. La Vertu règne ici.* »

Petit à petit je prenais plaisir au paysage. Il était vraiment très beau. Je pris un pré d'herbe verte pour un coussin de velours. Comme j'avais l'impression de marcher sur un tapis moelleux, je regardai à mes pieds et trouvai le chemin couvert de mousse et de fleurs.

« Que c'est bon » dis-je. « *Ca te plaît?* » me demanda Sœur Sara (je continuais à l'appeler Sœur Sara et elle continuait à m'appeler par mon prénom)

« Oui, beaucoup, mais je n'aime pas marcher sur les fleurs douces et tendres. »

« *Ne t'en fais pas chère Sultana, cela ne leur fera pas de mal, ce sont des fleurs sauvages.* »

« Tout cet endroit ressemble à un jardin » dis-je avec admiration. « Vous avez disposé chaque plante avec tant de talent ! »

« *Ton Calcutta pourrait devenir un jardin plus joli que celui-ci, si seulement tes compatriotes le voulaient bien.* »

« Ils seraient de l'avis que donner tant d'attention à l'horticulture est parfaitement inutile alors qu'ils ont tant d'autres choses à faire. »

« *Ils ne trouveraient pas une meilleure excuse,* » me dit-elle avec un sourire.

Je devins très curieuse de savoir où étaient les hommes. Je rencontrai plus d'une centaine de femmes en me promenant dans cet endroit, mais pas un seul homme.

« Où sont les hommes ? » lui demandai-je

« *A leur place, là où ils doivent être.* »

« Dites - moi, je vous prie, ce que vous entendez par 'à leur place' » ?

« *Oh ! je vois mon erreur, tu ne peux pas savoir nos coutumes puisque tu n'es jamais venue chez nous. Nous ne laissons pas nos hommes sortir dehors.* »

« Tout comme nous sommes gardées dans le zenana ? »

« *Exactement.* »

« C'est drôle ! » J'éclatai de rire. Sœur Sara aussi.

« *Mais ma chère Sultana, comme c'est injuste d'enfermer les femmes qui ne représentent aucun danger et de laisser les hommes libre de leurs mouvements?* »

« Pourquoi ? Il est dangereux pour nous de sortir du zenana, car nous sommes faibles de nature. »

« *Oui, c'est dangereux tant que les hommes circulent librement dans les rues, tout comme quand un animal sauvage entre sur la place du marché.* »

« Certes ! »

« *Imagine que des fous s'échappent de l'asile et commencent à embêter les hommes, les chevaux et les autres créatures : dans ce cas que feront nos compatriotes ?* »

« Ils essaieront de les arrêter et de les remettre à l'asile. »

« *Merci. Vous ne pensez pas qu'il est plus sage de garder les gens normaux à l'asile et de laisser aux fous leur liberté ?* »

« Bien-sûr que non », répondis-je en riant.

« *En fait c'est exactement ce qui se pratique dans ton pays. Les hommes qui font ou au moins sont capables de faire des bêtises sans nombre sont libres, et les femmes innocentes sont enfermées dans le zenana ! Comment pouvez-vous faire confiance à ces hommes et les laisser sortir sans entraînement approprié ?* »

« Nous n'avons ni voix ni pouvoir dans la gestion de notre vie sociale. En Inde l'homme est le seigneur et maître. Il s'est arrogé tous les pouvoirs et privilèges, et a enfermé les femmes dans le zenana. »

« *Pourquoi vous laissez-vous faire ?* »

« On n'y peut rien, les hommes sont plus forts que les femmes. »

« *Le lion est plus fort que l'homme, mais cela ne lui donne pas le pouvoir de dominer la race humaine. Vous avez négligé votre devoir envers vous-mêmes, et vous avez perdu vos droits naturels en fermant les yeux à vos propres intérêts.* »

« Mais chère Sœur Sara, si nous faisons tout nous-mêmes, alors que feront les hommes ? »

« *Excuse-moi, mais ils ne devraient rien faire, ils ne sont bons à rien. Attrapez-les et mettez-les dans le zenana.* »

« Mais serait-il très facile de les attraper et de les confiner entre les quatre murs du zenana ? » dis-je. Et, à supposer qu'on arrive à le faire, est-ce que toutes leurs affaires - politiques et commerciales- entreraient avec eux dans le zenana ?

Sœur Sara ne répondit pas. Elle me sourit gentiment. Peut-être pensa-t-elle que ce n'était point utile de discuter avec quelqu'un qui ne valait guère mieux qu'une grenouille au fond d'un puits.

Bientôt nous arrivâmes chez Sœur Sara. Sa maison était dans un jardin en forme de cœur. C'était un bungalow avec un toit de tôle. C'était plus frais et plus agréable que tous nos immeubles opulents. Je ne saurais décrire combien l'endroit était rangé, meublé et décoré avec goût.

Nous nous sommes assises l'une à côté de l'autre.

« *Savez-vous faire du tricot et de la broderie ?* »

« Oui, nous n'avons rien d'autre à faire dans notre zenana. »

« *Mais nous ne faisons pas confiance aux habitants de nos zenanas pour la broderie dit-elle en riant, car les hommes n'ont pas assez de patience même pour enfiler une aiguille !* »

« As-tu fait tout cela toi-même ? » lui demandai-je en montrant les différents napperons brodés.

Comment trouves-tu le temps pour tout cela ? Il y a tout le travail du bureau aussi ? n'est-ce pas ?

« Oui, mais je ne reste pas au laboratoire toute la journée. Je finis mon travail en deux heures. »

« En deux heures ? Comment fais-tu ? Dans notre pays, les fonctionnaires, les magistrats, par exemple travaillent sept heures par jour. »

« *J'en ai vu quelques-uns travailler. Penses-tu qu'ils travaillent vraiment sept heures ?* »

« Bien sûr que oui. »

« Non ma chère Sultana, ils ne le font pas. Ils perdent leur temps à fumer. Il y en a qui fument trois ou quatre cigares pendant les heures du bureau. Ils parlent beaucoup de leur travail mais en font très peu. Suppose qu'on prenne une demi-heure pour fumer un cigare, un homme en fume douze par jour, tu vois donc bien qu'il gaspille six heures par jour rien qu'à fumer. »

Nous parlâmes de différents sujets et j'appris que les femmes de ce pays n'étaient victimes d'aucune épidémie ni de piqûres de moustiques comme nous. Je fus étonnée d'entendre que dans le royaume des femmes, aucune ne meurt jeune sauf rarement en cas d'accident.

« Veux-tu bien voir notre cuisine ? » me demanda-t-elle.

« Avec plaisir. » dis-je et nous allâmes la voir.

On avait bien évidemment demandé aux hommes de déguerpir avant que je m'y rendisse. La cuisine était dans un beau potager. Chaque liane, chaque plant de tomate était un bijou en lui-même. Je ne trouvai ni fumée ni cheminée dans la cuisine - c'était propre et clair - les fenêtres étaient décorées de guirlandes de fleurs. Il n'y avait pas trace de charbon ni de feu.

« Comment cuisinez-vous ? » demandai-je

« Avec la chaleur solaire » dit-elle, en me montrant en même temps le tuyau par lequel passaient la lumière et la chaleur concentrées du soleil. Elle cuisina aussitôt quelque chose sur place pour m'en montrer le fonctionnement.

« Comment avez-vous fait pour recueillir et sauvegarder la chaleur du soleil ? lui demandai-je toute éblouie.

« Laisse-moi donc te raconter un peu de notre histoire passée. Il y a trente ans, notre reine actuelle avait treize ans, quand elle hérite du trône. Elle était reine en titre seulement, c'était le Premier Ministre qui exerçait le pouvoir à sa place.

Notre bonne reine aimait beaucoup les sciences. Elle proclame un édit selon lequel toutes les femmes de son pays devaient s'instruire. Ainsi un certain nombre d'écoles pour filles furent fondées avec le soutien du gouvernement. On répandit partout l'éducation parmi les femmes. Et le mariage précoce fut interdit. Aucune femme n'avait le droit de se marier avant l'âge de vingt et un ans. Il faut que je vous dise que, avant ce changement, nous étions strictement recluses, en vertu de la coutume du purdah. »

« Le monde s'est donc mis à l'envers », glissai-je, amusée.

« Mais la ségrégation est la même. » dit-elle. « En quelques années, nous eûmes des universités séparées où aucun homme ne fut admis. »

Dans la capitale où vit notre reine il y a deux universités. Une de celles-là inventa un ballon extraordinaire, auquel on attacha un certain nombre de tuyaux. Par l'intermédiaire de ce ballon captif, qu'on réussit à faire flotter au-delà du royaume des nuages, on puisa autant d'eau qu'on voulait dans l'atmosphère. Comme l'eau était tirée sans cesse par les gens de l'université aucun nuage ne se forma plus. C'est ainsi que Madame la Rectrice arrêta ingénieusement la pluie et les orages.

« Vraiment ! Maintenant je comprends pourquoi il n'y a pas de boue ici. » dis-je. Mais je ne pus comprendre comment il était possible d'accumuler l'eau dans les tuyaux. Elle m'expliqua le processus ; je ne pus pas la comprendre, mes connaissances scientifiques étant fort limitées. Cependant elle continua :

« Quand l'autre université découvrit cela, ses membres, sous l'emprise de la jalousie, devinrent très jalouses, et essayèrent d'obtenir un résultat encore plus extraordinaire. Elles inventèrent un instrument par lequel elles pouvaient recueillir autant de chaleur solaire qu'on voulait. Cette chaleur fut stockée pour être ensuite redistribuée parmi la population en fonction des besoins. »

« Alors que les femmes se consacrent aux recherches scientifiques, les hommes du pays se vouèrent à l'accroissement du pouvoir militaire. Quand ils apprirent que les universités féminines pouvaient puiser l'eau de l'atmosphère et recueillir la chaleur du soleil, ils se moquèrent de leurs membres et traitèrent tout cela de 'cauchemar sentimental !' »

« Vos réussites sont vraiment extraordinaires, ma foi. Mais dites-moi comment avez-vous réussi à mettre vos hommes dans le zenana ? Les avez-vous d'abord pris dans un piège ? »

« Non »

« Il est peu probable qu'ils aient renoncé à leur liberté de leur plein gré pour s'enfermer entre les quatre murs du zenana. Vous avez dû les y contraindre. »

« Oui, ils l'ont été effectivement. »

« Par qui ? Des guerrières je suppose. »

« Non, nous n'avons pas eu recours aux armes. »

« Cela paraît impossible. Les bras des hommes sont plus forts que les bras des femmes. Quel instrument avez-vous donc utilisé ? »

« Notre cerveau. »

« Mais les cerveaux des hommes sont plus grands et plus lourds que ceux des femmes, n'est-ce pas ? »

« Oui ! Et alors ? L'éléphant a un cerveau plus grand et plus lourd que celui de l'homme. Et pourtant l'homme peut enchaîner l'éléphant et le faire travailler selon ses désirs. »

« Vous avez raison ! Mais contez-moi s'il vous plaît comment cela s'est réellement passé. Je meurs d'envie de le savoir. »

« Les cerveaux des femmes sont un peu plus rapides que ceux des hommes. Il y a dix ans, quand les militaires ont traité nos découvertes scientifiques de cauchemar sentimental, quelques jeunes femmes ont voulu répondre à ces remarques. Mais les rectrices des deux universités concernées les ont retenues et leur ont dit qu'il fallait répondre par des actes et non des paroles, si jamais l'occasion se présentait. Il ne fallut pas attendre longtemps pour que l'occasion se présentât. »

« Quelle merveille ! » applaudis-je de bon cœur.

« Et maintenant nos fiers Messieurs se perdent eux-mêmes dans des rêves sentimentaux. Peu après certaines personnes du pays voisin sont venues chercher refuge chez nous. Ces gens étaient en danger pour avoir commis quelque offense politique. Le roi, qui se souciait plus du pouvoir que de la bonne gouvernance, a demandé à notre Reine au cœur bienveillant de remettre ces personnes à ses officiers. Elle a refusé, car il était contre ses principes de rejeter une demande d'asile. En raison de ce refus, le roi voisin déclara la guerre à notre pays. Nos militaires ont eu tôt fait de courir sus à l'ennemi.

L'ennemi pourtant était trop fort pour eux. Nos soldats ont combattu courageusement sans doute. Mais, malgré toute leur vaillance, l'armée étrangère a inexorablement envahi notre pays.

Presque tous les hommes sont partis faire la guerre, car il n'y avait même pas un gamin de seize ans à la maison. La plupart de nos guerriers avaient été tués, le reste mis en déroute et l'ennemi était à moins de vingt-cinq miles de la capitale. Une réunion de nombreuses femmes réputées pour leur grande sagesse fut convoquée au palais de la reine pour la conseiller sur ce qu'il fallait faire pour sauver le pays.

Quelques-unes ont proposé de combattre les armes à la main ; d'autres ont exprimé leur désaccord en disant que les femmes n'avaient ni la formation pour combattre avec des épées et des fusils, ni l'habitude de manier les armes. Un troisième groupe a regretté leur faiblesse physique.

Si vous ne pouvez pas sauver votre pays faute de force physique, essayez d'y parvenir par la puissance de votre cerveau.

Il y eut un silence de mort pendant quelques minutes. Sa Majesté dit encore : je dois me suicider si le pays et mon honneur sont perdus.

Alors Mme la Rectrice de la deuxième université (celle qui avait réussi à recueillir la chaleur du soleil), laquelle avait réfléchi silencieusement pendant la discussion, fit remarquer que tout était loin d'être perdu et qu'il y avait même un peu d'espoir. Elle avait une proposition qu'elle aimerait essayer de mettre en œuvre ; ce serait son premier et son dernier effort ; si elle échouait, il ne leur resterait plus que le suicide. Toutes les femmes qui étaient présentes firent le serment solennel de ne jamais se laisser soumettre quoiqu'il arrive.

La reine les remercia chaleureusement et demanda à Madame la Rectrice d'exécuter son plan.

Madame la Rectrice se leva et dit : Avant que nous ne sortions, il faut que les hommes entrent dans le zenana ; je le demande, au nom de la coutume du purdah.

Oui, bien sûr, dit Sa Majesté.

Le lendemain la reine invita tous les hommes à se retirer dans les zenanas au nom de l'honneur et de la liberté. Blessés et fatigués qu'ils étaient, ils ont pris cet ordre pour une aubaine. Ils ont salué bien bas et sont entrés dans les zenanas sans la moindre protestation. Ils étaient persuadés qu'il n'y avait aucun espoir pour le pays.

Alors, Madame la Rectrice entra sur le champ de bataille avec ses deux mille étudiantes et leur ordonna de diriger toute la lumière et toute chaleur solaires concentrées sur les rangs ennemis.

La lumière et la chaleur leur étaient insupportables. Pris de panique, ils se sont enfuis, ne sachant dans leur confusion comment contrecarrer cette chaleur torride. Dans leur fuite, où ils laissaient derrière eux leurs fusils et munitions de guerre, ils furent brûlés vifs par cette chaleur solaire. Depuis lors, personne n'a plus essayé d'envahir notre pays. »

« Et depuis lors les hommes de votre pays ne sont jamais sortis du zenana ? »

« C'est cela. Ils ont cependant demandé leur liberté. Quelques préfets de police et magistrats du royaume ont communiqué à la reine que les militaires méritaient certainement d'être emprisonnés pour leur échec, mais qu'eux-mêmes n'avaient jamais négligé leur devoir et ne devraient donc pas être punis ; ils ont supplié qu'on leur rendît leurs charges respectives.

Son Altesse Royale leur a envoyé une lettre circulaire les informant que si jamais on avait besoin de leurs services, ils seraient dûment convoqués et qu'en attendant ils devraient rester là où ils étaient. »

Maintenant qu'ils se sont habitués à la réclusion du purdah et qu'ils ont cessé de se plaindre de leur état, nous appelons ce système mardana au lieu de zenana. »

« Mais comment faites-vous, demandai-je à Sœur Sara, pour vous débrouiller sans préfet de police ou magistrat en cas de vol ou de meurtre ? »

« Depuis que le système de mardana a été établi, il n'y a plus de crime ni de péché ; nous n'avons donc pas besoin de préfet de police pour trouver les coupables ni de magistrat pour les procès criminels. »

« Cela est vraiment très bien. Je suppose que, s'il y avait une personne malhonnête, vous pourriez très facilement la châtier. Comme vous avez gagné une victoire décisive sans faire tomber une goutte de sang, vous pourriez sans grande difficulté vous défaire de même des criminels. »

« Maintenant ma chère Sultana, voulez-vous vous asseoir ici ou venir avec moi dans le salon ? me demanda-t-elle.

« Votre cuisine n'est pas inférieure au boudoir d'une reine, répondis-je avec un sourire agréable. Mais il faut la quitter maintenant car ces Messieurs me maudissent certainement de les empêcher d'accomplir leurs devoirs culinaires aussi longtemps. »

Nous avons ri toutes les deux aux éclats.

« Comme mes amies chez moi seront amusées et étonnées quand je rentrerai et leur dirai que, dans le lointain royaume des Femmes, celles-ci règnent sur le pays et contrôlent la société tandis que les Messieurs sont gardés dans les *mardana* pour s'occuper des bébés, faire la cuisine et toutes sortes de tâches domestiques ; et puis que la cuisine est une chose si facile que c'est un plaisir que de la faire.' »

« Oui, contez leur tout ce que vous avez vu ici. »

« S'il vous plaît, dites-moi comment vous arrivez à cultiver la terre, à labourer les champs et à assurer les autres travaux manuels les plus durs. »

« Nos champs sont cultivés par l'électricité qui fournit l'énergie pour les autres travaux pénibles aussi, nous l'employons pour nos transports aussi, qui se font par les airs. Nous n'avons ni réseau ferroviaire ni routes pavées ici. »

« Donc pas d'accident de la route ni de chemin de fer, dis-je. Ne souffrez-vous jamais du manque d'eau ? demandai-je.

« Jamais depuis que le ballon d'eau a été mis en place. Tu vois le grand ballon et les tuyaux qui lui sont attachés. Grâce à eux nous pouvons tirer autant d'eau de pluie que nous voulons. Nous ne souffrons plus des inondations ni des orages. Nous sommes toutes très occupées à extraire de la nature tout ce qu'elle peut donner. Nous ne trouvons pas le temps pour nous quereller, car nous n'avons pas de temps à perdre. Notre noble Reine aime vraiment beaucoup la botanique. C'est son ambition de transformer le pays entier en un grand jardin. »

« L'idée est excellente. Quelle est votre nourriture principale ? »

« Les fruits. »

« Comment gardez-vous votre pays frais quand il fait chaud ? Pour nous la pluie en été est une bénédiction des cieux. »

« Quand la chaleur devient intenable, nous aspergeons la terre d'averses généreuses puisées aux fontaines artificielles. Quand il fait froid, nous gardons nos chambres chauffées par la chaleur solaire. »

Elle me montra sa salle de bain dont le toit était escamotable. Elle pouvait se doucher ou se baigner pour son plaisir quand elle voulait tout simplement en retirant le toit (qui était comme le couvercle d'une boîte) et en ouvrant le robinet du tuyau de la douche.

- « Vous êtes un peuple chanceux, dis-je. Rien ne vous manque. Puis-je savoir quelle est votre religion ? »
- « *Notre religion est basée sur l'Amour et la Vérité. Il est de notre devoir religieux de nous aimer les uns les autres et d'être absolument fidèles à la vérité. Si une personne ment, il ou elle est....* »
- « Puni de mort ? »
- « *Non, pas de mort. Nous ne prenons pas de plaisir à tuer une créature de Dieu - surtout un être humain. Un menteur est condamné à quitter ce pays pour toujours et à ne jamais y revenir.* »
- « Un criminel n'a-t-il jamais droit au pardon ? »
- « *Si, quand il se repent sincèrement.* »
- « N'avez-vous pas le droit de voir aucun autre homme sauf de ceux de votre entourage ? »
- « *Aucun, sauf ceux qui sont des parents sacrés.* »
- « Notre cercle des relations sacrées est très limité, même les cousins germains ne sont pas sacrés. »
- « *Mais le nôtre est très grand. Un cousin lointain est aussi sacré qu'un frère.* »
- « C'est très bien. Je vois que la Pureté elle-même règne sur votre pays. J'aimerais voir la bonne Reine qui est si sage et visionnaire et qui a fait toutes ces règles. »
- « *D'accord* » dit Sœur Sara.

Alors elle vissa une paire de sièges sur un morceau de bois carré. A ce morceau de bois, elle attacha deux ballons lisses et bien polis. Quand je lui demandai à quoi servaient ces ballons, elle m'expliqua que ces ballons étaient remplis d'hydrogène et qu'ils servaient à dépasser la force de la gravité. Les ballons étaient de différentes capacités, choisies en fonction des différents poids qu'on voulait dépasser. Elle attacha alors à la voiture aérienne, deux lames qui ressemblaient à des ailes, et qui marchaient à l'électricité, dit-elle. Lorsque nous fûmes confortablement assises, elle toucha un bouton et les lames commencèrent à tourner de plus en plus vite à chaque instant. D'abord nous fûmes élevées à six ou sept pieds, puis nous prîmes notre envol. Et avant que je ne me rendisse compte que nous avions commencé à bouger, nous étions arrivées au jardin de la reine.

Mon amie fit descendre la voiture aérienne en renversant l'action de la machine, et quand le véhicule toucha le sol, la machine s'arrêta et nous en sortîmes.

J'avais vu de la voiture aérienne que la Reine se promenait dans le jardin avec sa petite fille (qui avait quatre ans) et ses dames d'honneur.

« *Hello ! vous voilà* », dit la Reine en s'adressant à Sœur Sara. Je fus présentée à Sa Majesté qui me reçut cordialement et sans cérémonie.

J'étais très contente de faire sa connaissance. Au cours de la conversation, la Reine me dit qu'elle ne voyait aucun inconvénient à ce que ses sujets entretiennent des rapports commerciaux et mercantiles avec d'autres pays. *« Mais aucun commerce n'est possible avec des pays où les femmes sont gardés dans des zenanas, m'expliqua-t-elle, et donc ne peuvent pas sortir pour faire du commerce avec les autres. Les hommes, d'après nous, ont une moralité moins élevée et nous n'aimons pas avoir affaire à eux. Nous ne cherchons pas à posséder les pays des autres, nous ne luttons pas pour un diamant, fût-il mille fois plus éblouissant que le Kohinoor, nous ne voulons pas non plus le trône du paon d'aucun roi. Nous nous immergeons dans les profondeurs de l'océan du savoir et essayons de découvrir des pierres précieuses que la Nature a sauvegardées pour nous. Nous jouissons des cadeaux de la nature autant que nous pouvons. »*

Après avoir fait mes adieux à la Reine, je visitai les universités et on me fit voir quelques usines, laboratoires et observatoires.

Après avoir visité ces endroits, nous remontâmes dans la voiture aérienne, mais dès que celle-ci commença à bouger je glissai et quittai le domaine du rêve. En ouvrant les yeux, je me retrouvai dans ma propre chambre toujours sur mon fauteuil.

Notes

¹ Pour bien distinguer les deux interlocuteurs, la narratrice et Sœur Sara, nous avons choisi de mettre les propos de Sœur Sara en italiques.